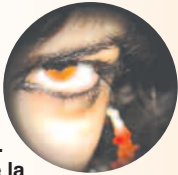


## AD GLADIUM

## Les FLS de la mère-patrie !

Par Sarah Haidar



A Saïd Hamdine, il y a de belles villas, de beaux appartements, des quartiers ensoleillés et des espaces verts. C'est une zone intermédiaire de la petite bourgeoisie algérienne, située entre Club-des-Pins et Hydra ; un espace où une partie de la classe moyenne concrétise une toute petite partie de ses rêves (une belle maison dans un quartier résidentiel avec jardin si possible) en attendant d'atteindre le sommet de la pyramide capitaliste. Mais à Saïd Hamdine, comme dans la majorité des quartiers où s'entasse le gotha, il y a également des espaces ordinaires auxquels le peuple «normal», c'est-à-dire smicard, peut quand même accéder. C'est le cas de la faculté de droit où les étudiants du pays viennent passer le concours pour obtenir le Certificat d'aptitude à la profession d'avocat (CAPA). Il y a quelques jours, une jeune femme venue d'Oran s'est vu refuser l'accès par un agent de sécurité qui a jugé sa robe trop courte. L'incident rapporté sur les réseaux sociaux a très vite fait le tour des médias et on a appris plus tard que le recteur ainsi que plusieurs étudiantes de la faculté se sont solidarisés avec le planton car «la tenue était effectivement indécente».

Contactée par nos confrères de TSA, la victime témoigne tout en illustrant son propos par la photo de la robe incriminée qui arrive pile-poil au niveau des genoux, elle explique par ailleurs qu'elle était obligée d'acheter un pantalon pour ne pas rater le concours et qu'elle compte déposer plainte.

On nous expliquera aussi que le règlement intérieur de la Fac d'Alger impose aux étudiants, filles et garçons, des tenues correctes et qu'il n'y a là aucune discrimination ou signe d'islamisation des institutions de la République. Soit ! Mais comment définit-on une «tenue correcte» ? Est-elle la même pour les deux sexes ou bien les genoux d'une fille sont-ils plus «indécents» que ceux d'un garçon ? En tout cas, M. Hadjar, recteur de l'université d'Alger, estime que l'affaire est banale, que d'après le témoignage d'autres étudiantes, la jeune femme portait «une mini-jupe qui lui arrivait au-dessus des genoux», ce qui est une infraction claire au règlement intérieur.

Son frère, Abdelkader Hadjar, avait déclaré il y a de cela une trentaine d'années qu'il ferait de chaque Algérien refusant de s'arabiser un étranger dans son propre pays. Le recteur veut-il aujourd'hui faire de chaque Algérienne qui refuserait de masquer «la honte» de son corps une étrangère dans ce qui reste de son pays ? Mais il ne faut pas se tromper : ce cadre de l'Etat n'est qu'un petit rouage dans le gigantesque mécanisme fabriqué, main dans la main, par le pouvoir politique et la société algérienne : le premier, comme tout totalitarisme plus ou moins intelligent, a su mettre à profit cette relation névrosée qu'entretiennent ses «sujets» avec la religion tandis que ces derniers estiment que leur foi peut s'effondrer au moindre bout de chair féminine dévoilé. Inutile de s'étendre sur la lecture freudienne d'une telle obsession ni sur l'aspect purement «libidineux» de la morale publique, mais il est clair qu'au-delà de la folie misogyne et du crétinisme religieux, le phénomène psychopathologique le plus intéressant est celui d'un peuple qui s'est fait égorger, violer et mutiler durant une quinzaine d'années à cause d'une religion et qui, aujourd'hui, aurait dû devenir tout à fait athée ou du moins intolérant à toute incursion du religieux dans l'espace public. C'est exactement l'inverse qui s'est produit : un idéologue du massacre peut facilement se mesurer à n'importe quel Algérien en matière de zèle et de violence ; un Ali Benhadj n'a plus rien à envier au premier quidam venu ; un Madani Mezrag est une personnalité nationale ; un hidjab ou un hayek (tout ce qui peut couvrir cette chose tant affreuse que désirée qu'est la femme) sont les tenues authentiques de l'Algérienne digne ; un bikini provoque des tremblements de terre et un violateur devient la victime de sa victime du fait d'avoir été provoqué par son corps... Seulement, on croyait que l'université se tenait plus ou moins à l'écart de cette démence politico-sociale. Il n'en est rien : M. Hadjar vient de nous démontrer qu'une robe courte peut empêcher une étudiante de passer un concours crucial mais il a aussi effrontément menti : aucun article dans le règlement intérieur de l'université algérienne n'impose une longueur «optimum» pour les tenues vestimentaires !

S. H.



En librairie

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

## UN CŒUR À PRENDRE DE TARIK DJERROUD

## L'envers d'Alice au pays des merveilles

**Cette œuvre un peu particulière se décline comme une douce invitation à passer de l'autre côté du miroir. Le récit est étourdissant, mais le lecteur y pénètre volontiers, car vite conquis par les prévenances de son hôte.**

Dans *Un cœur à prendre*, Tarik Djerroud réussit une adroite combinaison entre l'univers de la création littéraire et le polar. Le roman mêle réalisme et imaginaire, deux registres parfois bousculés par l'effet du fantastique et par des rebondissements inattendus. L'autre originalité de l'auteur, c'est de donner à lire une histoire en apparence «légère», virevoltante, qui au fond prend l'allure d'un véritable voyage initiatique. Apprendre à se connaître soi-même grâce à l'écologie de la vie et de l'humain, voilà où nous entraîne ce récit plein d'enseignements. «Riche en rebondissements et gavé de verve poétique sur fond épistolaire et spéculatif, *Un cœur à prendre* est une vertigineuse traversée du miroir de l'âme humaine qui interroge l'homme sur ses valeurs, ses caprices, son bon plaisir, en le mettant face à ses choix et ses contradictions», est-il justement signalé en quatrième de couverture du roman. Aller à la découverte d'un monde ambivalent, à la fois familier mais si différent et pouvant réserver bien des surprises : quel est le lecteur curieux comme un enfant qui n'en a pas rêvé ? Voyage dans une autre dimension, comme celui extra-corporel ou de dédoublement. Oui, pourquoi pas ? Avant de démarrer son histoire, le narrateur prend la précaution d'avertir son lecteur qu'il reste à ses côtés pour l'accompagner (discrètement) dans cette singulière «traversée du miroir». Il ouvre déjà la porte à son invité, par simple politesse : «Reprends ton souffle ! Ce n'est pas par opportunisme, et ni par égoïsme non plus que je prie juste de lire cette lettre, mot à mot et de méditer ma situation. Il s'agit, en fait, de mon ultime enquête, brûlante et inoubliable, insolite à bien des égards, comme marquée profondément par un fer rouge sur mon cœur et tatouée odieusement sur l'épiderme de ma mémoire. Pour le moment, si ce n'est pas encore une descente aux enfers, cela y ressemble. A moins que...» Bien sûr, il n'a pas d'autre

choix de s'adresser à son invité, qu'à travers le personnage invisable que représente le destinataire de sa longue lettre (le récit qui va suivre). Le «cher Maître et ami» est évidemment une allégorie du lecteur complice et souverain. Dans cette courte introduction de deux pages, il y a aussi la chute finale de la lettre. Cela sonne comme une épigraphe d'une histoire à lire d'une seule traite : «N'est-ce pas lorsqu'on a tout perdu qu'il faut rêver de salut et de bonheur ?» Le recours à la poésie pour modifier l'orientation du miroir... ou alors la philosophie ?

Dès l'entame du récit, la figure socratique du père du narrateur jette déjà un éclairage sur le voyage proposé pour savoir le monde. «Passionné de peinture, féru de lecture, les livres de Socrate constamment à son chevet, mon père fut un homme pour qui la curiosité était une seconde nature et le raffinement habitait son âme depuis sa tendre enfance. A ses heures, citant le penseur grec, il me répétait dès qu'une occasion se présentait : «Avant de connaître une femme, on voudrait bien l'aimer. Cependant, dès qu'un homme connaît une femme, il devient vite philosophe. Ce qui est une bonne chose», écrit-il au seuil du récit liminaire que n'aurait pas contredit Jacques Dyssord, lui qui disait dans un aphorisme : «En amour, on commence par la rhétorique et on finit par la philosophie.» Allons-y pour la rhétorique ! «Par un vendredi d'un charme résolument estival, aux aurores rougeâtres appelant à une douce plongée sous-marine, un coup de fil me tira du lit tel un chat chassé par son maître dont il disputait la douceur du lit. Les yeux à peine ouverts, j'étais loin d'imaginer ce qu'on allait m'annoncer : un double assassinat à Tizi, un homme et une femme étaient passés de vie à trépas», ouvre le narrateur en guise de premier clap. Une entrée en scène qui promet une histoire à suspense. Cela augure certains plaisirs propres au roman policier, doit se dire le lec-



teur en attente de basculer vers un monde au climat anxiogène. Action ! *Un cœur à prendre* sera une expérience émotionnelle que le lecteur pressent, dès ce moment, de partager.

Le jeune détective, tiré du lit, va mener l'enquête. Tout en sachant que «les enquêtes sont plus que des corvées, ce sont parfois de véritables casse-têtes dont le tapage dure tant que le Mal est en liberté !» Il se rend aussitôt à Tizi, un village jusqu'alors anonyme et désespérément paisible. Et voilà que la chronique champêtre est défrayée par la disparition tragique, à quelques minutes d'intervalle, de deux vieilles personnes. L'imam et la sage-femme (*qabla*) ont été tués d'un coup à la nuque asséné avec un objet contondant. Ce vendredi matin, à Tizi, c'est aussi le jour du mariage de «la fille aux mille et un prétendants». Oui, l'enquête sera un casse-tête pour le narrateur. Pas d'indices, pas d'arme, aucune piste sérieuse.

L'omerta, la loi du silence, que des choses lisses et sans relief... Quoique l'enquête piétine, le lecteur ne s'ennuie jamais : en plus du «minimum syndical» (sic) fourni par les investigations du narrateur, il y a surtout le plaisir de la lecture. L'auteur a le pouvoir des mots, il sait utiliser les images et jouer avec les phrases. Sa galerie de personnages s'étoffe au fur et à mesure. Des personnages décrits de manière vivante, devenant de plus en plus complexes et intéressants et qui se chargent d'améliorer, voire de relancer l'intrigue.

Grâce à eux, l'histoire racontée offre bien des surprises au lecteur. Il arrive aussi que la tenacité paie, quand certaines langues ne demandent qu'à se délier... «L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur est que qui veut faire l'ange, fait la bête», disait Blaise Pascal. Les effets de surprise, c'est justement ce que l'enquêteur parvient à découvrir derrière les apparences et le paraître de gens grimés en comédiens. Parfois, il suffit de gratter une vieille plaie, une vieille blessure d'amour-propre... Ainsi pénètre-t-on, un peu par effraction, dans un monde pas si idyllique que ça. Certes, il y a les sots, les naïfs, les rêveurs, les rangés, les amoureux, mais ils ne font pas le poids devant d'autres protagonistes autrement plus intéressants que toutes ces victimes au sort prédestiné. Ces autres espèces que renferme le genre humain et qui vampirisent les premières, ce sont les charlatans, les faux dévots, les hypocrites, les imposteurs, les pervers... Tizi, un village où il fait bon vivre quand l'argent mal acquis, le vice, la jalousie et bien d'autres dérèglements sociaux y ont fait leur nid. Sans doute pour mieux corser l'affaire, le narrateur s'arrange pour tomber amoureux à son tour. En venant allonger la liste du millier de prétendants, il ne pouvait pas se douter qu'il allait se casser le cou. La chute est terrible et le passage brutal à une autre réalité lui fait voir sa propre faiblesse, sa vulnérabilité, son égoïsme, sa cruauté... Toutes choses qui l'interpellent pour donner un sens à sa vie, aujourd'hui conscient que «le plus haut degré de liberté est la liberté d'être soi-même». Au fond de sa cellule, le narrateur a sûrement médité ces mots de Marcel Proust : «Le mal seul fait remarquer et apprendre, et permet de décomposer les mécanismes que sans cela on ne connaîtrait pas.» Fin de la représentation. Tarik Djerroud a joué une belle pièce, la preuve d'un écrivain en devenir et qui toujours étonnera ses lecteurs.

Hocine Tamou

Tarik Djerroud, *Un cœur à prendre*, Tafat Editions 2013, 164 pages, 300 DA.

## Actucult

**LIBRAIRIE KALIMAT (27, AVENUE VICTOR-HUGO, ALGER)**  
Samedi 16 mai à 14h30 : Tarik Djerroud signera son livre *Un cœur à prendre*, paru chez Tafat Editions.  
**LIBRAIRIE GÉNÉRALE D'EL-BIAR (4, PLACE KENNEDY, ALGER)**  
Samedi 16 mai à 14h30 : Bachir Djaidier signera ses livres *L'Envers du décor* et *L'Écume des rêves*, parus chez Tafat Editions.  
**AUDITORIUM DE LA RADIO ALGÉRIENNE (21, BOULEVARD DES MARTYRS, ALGER)**  
Dimanche 17 mai à 19h30 : Concert *Les félures de l'âme*, du pianiste italien Paolo Dirani, dans le cadre du 16<sup>e</sup> Festival culturel européen en Algérie. Invitations à récupérer auprès de l'Institut culturel italien d'Alger (El-Biar) ou à l'auditorium de la Radio algérienne. Une navette sera mise à la disposition des spectateurs.  
Jusqu'au 25 mai : Exposition de photographies «Faces of the Neighbourhood» (Regards du voisinage), dans le cadre du 16<sup>e</sup> Festival culturel européen en Algérie.  
**GALERIE DES ATELIERS BOUFFÉE D'ART (RÉSIDENTIE SAHRAOUI, LES DEUX-BASSINS, BEN AKNOUN, ALGER)**  
Du 16 mai au 13 juin : 1<sup>re</sup> édition du Salon du jeune talent. Vernissage le samedi 16 mai à 15h.  
**BIBLIOTHÈQUE MULTIMÉDIA JEUNESSE (38, RUE DIDOUCHE-MOURAD (ALGER-CENTRE))**  
Mercredi 13 mai à 14h : Dans le cadre du mois du patrimoine, et dans le cadre du programme hebdomadaire «Mercredi du verbe», l'Etablissement Arts et Culture de la wilaya d'Alger organise une rencontre avec Abdellah Khammar, autour de son roman *Secret de la maison Casbah* (Edition Enag), avec une lecture

par l'écrivain Abderahmane Azoug.  
**GALERIE BAYA DU PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA (KOUBA, ALGER)**  
Jusqu'au 30 mai : Exposition «60 ans et quelques printemps» de l'artiste peintre Selka Abdelouhab.  
**CAFÉ LITTÉRAIRE DE BÉJAÏA**  
Samedi 16 mai à 14h : Le nationaliste et auteur Rachid Ali-Yahia animera un café littéraire autour de son dernier livre *Pour une Algérie algérienne fédérale, démocratique et sociale* (essai, éditions Déclit, 2015), au Théâtre régional de Béjaïa.  
**THÉÂTRE RÉGIONAL KATEB-YACINE DE TIZI-OUZOU**  
Mercredi 13 mai : Printemps du rire (à partir de 14h).  
**SALLE AHMED-BEY DE CONSTANTINE**  
Jeudi 14 mai à 19h : Dans le cadre de «Constantine, capitale de la culture arabe 2015», concert de la troupe portugaise de fado, Cuca Roseta, dans le cadre des journées culturelles de la République portugaise.  
**SALLE EL MOUGGAR (ALGER-CENTRE)**  
Jusqu'au 18 mai 2015 : Film *Mascarade* de Lies Salem, à raison de 4 séances : 14h, 16h, 18h et 20h.  
Jeudi 14 mai à 16h : Concert de Lila Borsali à l'occasion de la sortie de son nouvel album *Nouba Housn Es-selim*.  
Vendredi 15 mai à 19h : Dans le cadre de «Constantine, capitale de la culture arabe 2015», concert de la troupe portugaise de fado, Cuca Roseta, dans le cadre des journées culturelles de la République portugaise.  
**INSTITUT CERVANTES D'ALGER (9, RUE KHELIFA-BOUKHALFA)**  
Samedi 16 mai à 11h : «Marathon de poésie» à la bibliothèque «Max Aub» de l'Institut. Cet espace d'expression de poésie libre sera suivi d'un récital animé à partir de 14h au Salon de Actos - espace Espagne,

par le poète Pérez Azaustre (1<sup>er</sup> prix Loewe de poésie- 2010). Le Marathon de poésie est ouvert à tous ! Chacun pourra déclamer la poésie qu'il choisira dans la langue qu'il choisira.  
**GALERIE CIV'CEIL (3, RUE LATRÈCHE MOHAMED, MIRAMAR, ORAN)**  
Jusqu'au 30 mai : Exposition de l'artiste Affif Cherfaoui.  
**COMPLEXE CULTUREL ABDELWAHAB-SALIM (CHENOUA, TIPASA)**  
Jusqu'au 18 mai à 14h : A l'occasion du Mois du patrimoine, exposition collective photographique des maquettes de Nadjib Rahmani, Lamine Saou, et Benari Ali.  
Samedi 16 mai à 15h : A l'occasion de la journée de l'étudiant, spectacle artistique de la jeunesse avec C4ys-Rap, Sidou la dose, Rap Arslane, Moderne-Break danse.  
**CENTRE DES ACTIVITÉS CULTURELLES ABANE-RAMDANE (ALGER-CENTRE)**  
Jeudi 14 mai : Exposition de photos archivées sur le 8 Mai 1945, présentée par le moudjahid Zenati Hamidou.  
**CENTRE DES ACTIVITÉS CULTURELLES AGHA (ALGER- CENTRE)**  
Mercredi 13 mai à 13h30 : Conférence historique présentée par l'ancien condamné à mort Salah Cherfi.  
**AÏDA GALLERY (VILLA 132, HEY EL-BINA, DELY IBRAHIM, ALGER)**  
Jusqu'au 28 mai : Exposition des céramistes sculpteurs contemporains Mohamed Belaid et Nathalie Andris. La galerie est ouverte tous les jours sauf les jours fériés, de 14h à 18h30.  
**SALLE IBN-KHALDOUN (ALGER-CENTRE)**  
Jeudi 14 mai à 19h : Dans le cadre du 16<sup>e</sup> Festival culturel européen en Algérie, chanson française avec IGT. Entrée sur carte d'accès. Réservation à l'adresse : concertigit.alger@if-algerie.com  
**GALERIE AÏCHA-HADDAD (84,**

**RUE DIDOUCHE-MOURAD, ALGER)**  
Jusqu'au 21 mai : Exposition de l'artiste-peintre Mohamed Djoua sous le thème : «Respirer la couleur»  
**MUSÉE NATIONAL DU BARDO (3, RUE FRANKLIN-ROOSEVELT, ALGER)**  
Jusqu'au 23 mai : Exposition «L'écriture, des signes aux lettres. Naissance et voyages des écritures».  
**MUSÉE NATIONAL DE L'ENLUMINURE, DE LA MINIATURE ET DE LA CALLIGRAPHIE (PALAIS MUSTAPHA-PACHA, BASSE-CASBAH, ALGER)**  
Jusqu'au 18 mai : Exposition de calligraphie moderne par l'artiste Taïb Laïdi.  
**CINÉMATHEQUE DE TIZI OUZOU**  
Mercredi 13 mai à 17h : Film *Azib Zamoum, une histoire de terres de* Fatma- Zohra Zamoum (2014), docu fiction historique réalisé dans le cadre du 50<sup>e</sup> anniversaire du recouvrement de la souveraineté nationale, avec la collaboration de l'EPTV. Débat avec Hamid Tadjadith, Achour Sellal et Fatma-Zohra Zamoum.  
**MAISON DE LA CULTURE AHMED-AROUA (KOLÉA, TIPASA)**  
Jusqu'au 13 mai : 3<sup>e</sup> Salon national du costume traditionnel algérien des fêtes. Horaires : de 10h à 19h.  
**GALERIE ART 4 YOU (17, RUE HOCINE-BELADJEL, SACRÉ-CŒUR, ALGER)**  
Jusqu'au 31 mai : Exposition collective «Tondo Tant d'art», par les artistes Abderrahmane Aidoud, Ahmed-Salah Bara, Nouredine Chegrane, Moncef Taïbi, Mohamed Tahar Laraba, Rachid Guilta et Rezki Zerarti.  
**MUSÉE NATIONAL D'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN D'ALGER (RUE LARBI BEN M'HIDI)**  
Jusqu'au 9 juillet : Exposition «La saga de la création de la Cinémathèque algérienne» à l'occasion du cinquantenaire de sa création.